

*Recensione*

**R. Roni, Victor Egger e Henri Bergson.  
*Alle origini del flusso di coscienza***

ETS 2016

Giuseppe Bianco

Le petit livre *Victor Egger e Henri Bergson. Alle origini del flusso di coscienza*, paru il y a peu plus d'un an chez les éditions ETS de Pise, et signé par Riccardo Roni, chargé de cours à l'Université de Urbino et déjà auteur de plusieurs monographies, dont une sur Bergson, est un objet composite. Une préface de l'italien introduit les textes traduits qui suivent, signés par trois différents auteurs: des notes de l'obscur philosophe Victor Egger sur Henri Bergson, de 1892, dénichés dans les archives de la Sorbonne, des sélections de son livre *La parole intérieure: essai de psychologie descriptive*, de 1881, et, enfin, des lettres de William James et d'Henri Bergson à Egger. Tout cela est accompagné par des jolies reproductions de manuscrits.

Faut-il critiquer ce livre pour cette hétérogénéité? Je ne le pense pas. Une publication doit être jugée pour sa capacité de rendre compte d'un phénomène à travers l'analyse d'un nombre de données qui ont été sélectionnées sur la base d'une hypothèse; elle doit être jugée, donc, pour ses effets explicatifs. L'hypothèse avancée par le montage des textes effectué par Roni est claire: Egger est le «sombre précurseur», une source sinon LA source inavouée de la théorie bergsonienne de la durée. Pièces à la main, Roni attire l'attention du lecteur sur des frappantes résonances textuelles entre les textes de Egger et ceux de Bergson, et expose les supposées occultations opérées par le deuxième, qui ne cite le premier que dans des endroits très cachés de son œuvre, et toujours pour s'en écarter discrètement, suivant une stratégie argumentative bien connue par n'importe quel chercheur chevronné. Roni est un chercheur un peu timide, mais ses analyses se prêtent à être transformées par un lecteur pressé, à la recherche d'un «scoop» ou fatigué par les derniers dix ans de mode bergsonienne, pendant lesquels presque deux cents livres ont porté sur ce philosophe. Ce lecteur, forçant la main, pourrait tirer une conclusion catégorique: Bergson a triché, a copié Egger.

Certes la prose de Egger est beaucoup plus fumeuse que celle de Bergson, elle sent encore l'enseignement éclectique et spiritualiste du Second Empire.

Egger est loin d'être, comme Bergson, un «*docteur subtilis*». Cependant des passages comme le suivant ne peuvent que frapper pour leur proximité à l'*Essai*.

le non-moi et l'étendue, le moi et la durée sont des idées équivalentes: en affirmant l'espace, nous affirmons le non-moi; en affirmant la durée, nous affirmons le moi; l'inétendu qui dure, c'est le moi; *Je suis une pure succession*; les faits qui ne sont ni étendus ni localisés, mais qui ont une durée propre, des antécédents et des conséquents, ce sont mes faits, et les faits à la fois étendus et successifs ou la succession des faits étendus, c'est le monde extérieur.

Egalement, *si* on accepte l'hypothèse d'une lecture de la thèse d'Egger par Bergson avant la publication de l'*Essai*, il est impossible ne pas rester déçus par le supposé manque de «honnêteté» de Bergson. On connaît les récits que ceci avait fait de la «découverte» de la durée, répétés naïvement par ses commentateurs: initialement spencérien et se destinant à la «philosophie des sciences», Bergson aurait été fulminé par une «intuition» lorsque, au tableau, il était en train d'expliquer à ses étudiants clermontois les principes de la mécanique. Il se serait alors aperçu de la différence entre temps spatialisé et temps intérieur à la conscience et il aurait été ainsi amené à abandonner Spencer et les méfaits dogmatiques du «positivisme» au profit d'une analyse philosophique de la «vie intérieure». Or ce coup de foudre est localisé entre 1881 et 1883, peu après la parution du livre de Egger. Bergson ne lisait rien? Ne connaissait-il le livre de Egger? Et s'il était le cas, pourquoi ne pas le citer? Meticuleux investigateur, Roni fournit les pièces nécessaires pour monter un procès. L'accusation: Bergson était un plagiaire ou, au moins, un penseur dépourvu de l'originalité que ses lecteurs, enjôlés, lui ont attribué depuis un siècle.

Cette hypothèse fait à la fois la force et la faiblesse du livre. La force du livre consiste dans la curiosité qu'il l'anime et qu'il provoque dans le lecteur, dans sa tentative d'appliquer à un objet la méthode historique, indispensable à toute approche désirant s'écarter d'un simple exercice de virtuosité langagière. La faiblesse concerne ce qui reste encore d'idéaliste (ou philosophique?) dans cette opération, à savoir la tentative de détecter derrière les textes les jeux d'une «influence» et les intentions des auteurs, sans qu'on détaille la nature et le contexte d'exercice de leur pratique sur une longue durée (institutions, stratégies des agents, etc.). On pourrait en effet retrouver «la durée» chez d'autres auteurs avant Bergson et Egger, comme Théodule Ribot, Paul Janet, Albert Lemoine et même Jouffroy. Ceci n'est pas le lieu pour le faire. Il n'en reste pas moins que le livre de Roni est une magnifique exhortation à nous plonger dans les vieilles paperasses de l'histoire, en essayant d'arrêter pour une fois cette pratique consistant à «lire Bergson», à savoir les quatre ou cinq livres publiés, rejoués et réinterprétés en fonction des exigences du marché éditorial.